

Quand on jouait dans l'île Sainte-Hélène

La Poudrière réincarnée

Michel Vaïs

Numéro 95 (2), 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25893ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (2000). Compte rendu de [Quand on jouait dans l'île Sainte-Hélène : *La Poudrière réincarnée*]. *Jeu*, (95), 58–62.

MICHEL VAÏS

Quand on jouait dans l'île Sainte-Hélène

Jeanine Charbonneau Beaubien est aujourd'hui juge à la Cour de citoyenneté. Mais pour les vieux amateurs de théâtre, son nom – on la connaissait alors simplement comme Jeanine Beaubien – est lié à une compagnie unique, la Poudrière, qu'elle a dirigée de 1957 à 1982 sur l'île Sainte-Hélène. Il s'agissait d'un théâtre exceptionnel, à la fois par son emplacement (au cœur d'un domaine enchanteur, dans une authentique poudrière bâtie en 1823 et réaménagée), par son mandat (jouer en cinq langues) et par sa régularité. Il faut savoir gré aujourd'hui à madame Beaubien d'avoir, avec cet ouvrage, rappelé les belles années de la compagnie, ce qui nous permet de mesurer son impact. Conforme à l'esprit qui a animé la Poudrière pendant un quart de siècle, son livre est publié simultanément en français et en anglais. Nous recensons ici uniquement la version originale française mais, à première vue, la version anglaise est une simple traduction, avec la même présentation et les mêmes illustrations.

Celle qui dit nourrir un intérêt pour le théâtre depuis l'âge de quatre ans jouait épisodiquement (notamment sous la direction du père Émile Legault) et faisait partie du comité exécutif du Festival d'art dramatique du Canada lorsque, en 1957, elle se met en tête de fonder un théâtre. Elle arpente le Vieux-Montréal à la recherche de vieilles pierres à restaurer quand monsieur Claude Robillard, directeur du Service des parcs de la Ville de Montréal, attira son attention sur un bâtiment désaffecté de l'île Sainte-Hélène, à l'acoustique exceptionnelle due à des murs de trois mètres d'épaisseur. Mettant à profit ses nombreuses relations d'affaires (et celles de son mari Claude Beaubien, vice-président aux Relations publiques et aux Communications chez Alcan¹), madame Beaubien réussit à intéresser entrepreneurs, architectes, avocats et imprimeurs à son projet, sans compter la Ville de Montréal (Robillard fait partie des membres fondateurs du conseil d'administration), et de nombreux consuls étrangers alors en poste à Montréal² pour aménager une salle accueillante de 180 places.

Dès le berceau, en effet, plusieurs fées se sont penchées sur ce bébé qui, s'il n'a jamais obtenu de soutien étatique à la hauteur de ses attentes, a profité de nombreux amis bien en vue. Ainsi le vulgarisateur scientifique Fernand Seguin, qui possédait un vieux

La Poudrière réincarnée. 25 ans de théâtre international à Montréal

ESSAI DE JEANINE CHARBONNEAU BEAUBIEN,
MONTRÉAL, ÉDITIONS DU MÉRIDIEN, 1997,
203 P., ILL.

***La Poudrière Reincarnated.
25 Years of International Theatre
in Montreal***

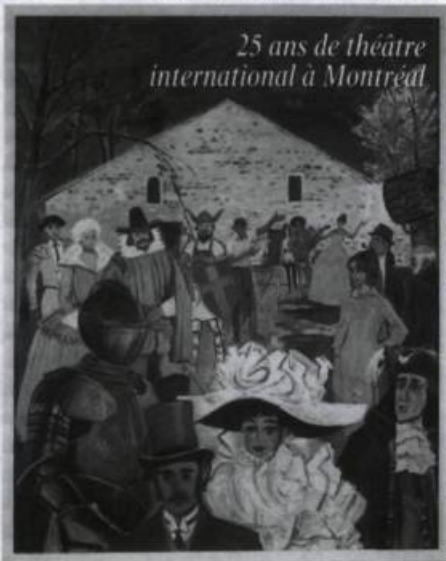
TRADUCTION DE LORRAINE J. M. LAVIGNE,
MÊME ÉDITEUR, MÊME ANNÉE, 188 P., ILL. (LE
LANCEMENT A EU LIEU LE 1^{ER} NOVEMBRE 1999,
À L'HÔTEL DE VILLE DE MONTRÉAL.)

1. C'est à lui que l'on doit les soirées du Théâtre Alcan à la télévision de Radio-Canada.
2. Autre marque d'estime des autorités de la Ville pour l'entreprise de Jeanine Beaubien, la préface de son ouvrage est signée... Jean Drapeau et datée du 13 mars 1997, soit peu de temps avant la mort (le 12 août 1999) de celui qui fut maire de Montréal de 1954 à 1957 et de 1960 à 1986.

La Poudrière réincarnée

Jeanine Charbonneau Beaubien

25 ans de théâtre
international à Montréal



Méridien
ÉDITIONS DU MÉRIDIDIEN

cinéma dont il se servait comme studio, a-t-il fait don de ses fauteuils à madame Beaubien, des amis de l'Orchestre symphonique de Montréal l'assurent des qualités acoustiques des voûtes du bâtiment, un inspecteur des douanes accepte de tenir les livres de la compagnie et c'est Jean-Louis Barrault qui, en visite sur l'île Sainte-Hélène, conseille de ne pas installer de rideau de scène. Le volume de la salle est d'ailleurs assez ingrat, puisqu'il ressemble à un long couloir, avec tout au bout une petite scène, sans beaucoup de dégagement.

Depuis le début, la décision est prise de jouer des pièces en plusieurs langues. En plus du français (Dostoïevski ou Feydeau, Cocteau ou Genet, Molière ou Pirandello, Beckett ou Musset) et de l'anglais (Miller ou Albee, Ayckbourn ou Shaw), la Poudrière a régulièrement mis à l'affiche des pièces en allemand, en espagnol et en italien. En allemand, ce fut avec l'appui du Goethe Institut et même, un temps, du gouvernement de la République fédérale d'Allemagne. Profitant de la présence à Montréal d'acteurs et de metteurs en scène ayant immigré après une carrière théâtrale dans leur pays d'origine, la directrice s'assura la participation d'artistes comme Fred Doerderlin, un ancien du Berliner Ensemble, le comédien et psychiatre Julio Alarcia, ainsi que Francisco Aleocha qui, plus tard, dirigera brièvement le Théâtre de Quat'Sous. Les anglophones Lenn Watt et Gordon Atkinson (devenu plus tard député du Parti Égalité) y ont joué, et les

Français Ulric Guttinguer et François Cartier ont signé là des mises en scène. Pour les pièces en italien, on put compter notamment sur l'actrice roumaine Nina Diaconesco qui, semble-t-il, parlait un italien très acceptable³. Le public était composé en partie de l'élite bourgeoise que l'on retrouvait aussi au Rideau Vert et en partie de gens de différentes communautés linguistiques ou apprenant ces langues. Des cars d'étudiants venaient en effet régulièrement d'aussi loin que du Vermont pour assister – parfois successivement – à des spectacles de la Poudrière donnés en français ou en d'autres langues.

1967 : *Annus horribilis*

Quelques déboires marquèrent le cours des saisons à la Poudrière qui, hiver comme été, accueillait toujours son public dans l'île au milieu du pont Jacques-Cartier. En 1962, la fête de la Saint-Jean, sur le pont, causa la fermeture imprévue de cet unique moyen d'accès et, en 1964, un mouvement de panique causé par une pluie diluvienne sur la fête populaire qui se tenait dans l'île Sainte-Hélène poussa de malheureux fêtards aux pieds nus, ensanglantés par des bouteilles cassées, à tambouriner sur les portes du théâtre pendant une représentation.

3. Le public italoophone, cependant, fut difficile à attirer, car une mystérieuse *signora* de la Petite Italie avait le monopole sur tout ce qui s'appelait divertissement pour sa communauté.

Mais c'est l'année de l'Expo qui fut la plus difficile pour la petite entreprise qui, une décennie plus tôt, avait déjà commencé à aligner les drapeaux de plusieurs pays pour des rendez-vous culturels sur l'île Sainte-Hélène. Cette année-là, on a d'abord voulu faire main basse sur le bâtiment pour l'annexer tout simplement à l'Expo, afin d'y tenir des conférences et des colloques. Puis, les visiteurs, attirés en grand nombre par les pavillons étrangers, sont passés tout droit devant la Poudrière à cause d'une signalisation inadéquate ! La même année, un conflit avec l'Union des Artistes a empêché (pendant deux ans) la compagnie de produire des spectacles en français.

Heureusement, les amis de Jeanine Beaubien ont serré les rangs, comme chaque fois, pour l'aider à passer le cap. Sa famille aussi, d'ailleurs, puisque, outre son mari Claude, ses fils Claude junior, Luc et Andrew, et sa fille Jeannine⁴ Beaubien-Duque ont mis la main à la pâte, cette dernière particulièrement puisqu'elle a joué à plusieurs reprises (en anglais et en espagnol) et signé des traductions.

Le répertoire de la compagnie est demeuré éclectique. On y passait des boulevards à *Oh les beaux jours*, d'un Molière ou un Racine à l'exigeant *Play Strindberg* de Friedrich Dürrenmatt, où Denise et Gilles Pelletier, fortement ébranlés par la grave maladie de leur père, ne furent pas dans la meilleure des formes. Il y eut beaucoup de premières canadiennes, quelques créations (l'anglophone Jack Crisp y fut même auteur en résidence), mais peu de créations francophones, comme *le Millionnaire* de Roger Dumas en 1978 ou *Une amie d'enfance* de Louise Roy et Louis Saïa en 1980 (production créée au Quat'Sous peu auparavant). C'est que, explique Jeanine Beaubien, « notre public n'est pas habitué [à ce langage] de type vernaculaire, bien d'ici », ce qui « engendre des réactions diverses », lire : des lettres de bêtises, dont on trouve des exemplaires dans l'ouvrage.

Par ailleurs, la Poudrière fut aussi ouverte au théâtre pour enfants, que ce soit l'été ou l'hiver. Tout comme les marionnettistes Micheline Legendre (dès 1961), puis Felix Mirbt, Michel Fréchette, qui fonda sur cette scène l'Avant-Pays en 1973, y donna des spectacles à Noël pendant six ans. Reconnaissant, il affirme aujourd'hui que c'est à la Poudrière qu'il a appris les règles de l'étiquette pour les cocktails ! Louise Marleau a fait ses débuts dans ce théâtre, ainsi que Danielle Ouimet ; des douzaines d'acteurs connus y laissèrent de bons souvenirs, de Catherine Bégin à Louise Turcot, en passant par Edgar Fruitier, Huguette Oligny, Janine Sutto, Gaston Lepage ou Martine Rouzier (devenue Miss Météo depuis). La pièce peut-être la plus mémorable dans le quart de siècle d'activité de la compagnie



La Poudrière. Photo tirée du livre de Jeanine Charbonneau Beaubien, *la Poudrière réincarnée* (Éd. du Méridien).

4. La mère s'appelle Jeanine et la fille, Jeannine.



Jeanine Beaubien et Len Watt, interprètes de *Never Too Late* de sir Arthur Long en 1966. Photo tirée du livre de Jeanine Charbonneau Beaubien, *la Poudrière réincarnée* (Éd. du Méridien).

fut *Qui a peur de Virginia Woolf ?* d'Arthur Miller, présentée en 1966. Le duo formé par Monique Lepage et Paul Hébert atteignait une intensité exceptionnelle dans cette scène de ménage infernale, où la drôlerie le disputait au dramatique en côtoyant l'absurde.

Des flèches

Un ouvrage de ce genre ne saurait être complet sans que des flèches n'y soient décochées. L'auteure ne s'en prive pas, encore qu'il faille parfois la décrypter. Jeanine Beaubien est persuadée – avec raison – d'avoir fait plus que son devoir par simple amour du théâtre, d'avoir travaillé très fort pour tenir à bout de bras une entreprise destinée à la pauvreté (on y acceptait, écrit-elle, des

cachets microscopiques, et il fallait compter sur une armée de bénévoles). Certes, elle aurait pu faire carrière ailleurs que dans un théâtre : n'a-t-elle pas œuvré pour l'Office national du film et pour la Twentieth Century Fox, et fait partie du Conseil de Téléfilm Canada ? Voilà peut-être ce qui la pousse, munie d'un étonnant franc-parler, à régler des comptes avec quelques-uns.

D'abord, avec les organismes gouvernementaux, qui l'ont insuffisamment soutenue⁵, puis avec la redoutable Union des Artistes. Mais aussi avec des individus. Albert Millaire, qui a mis en scène *la Cruche cassée* en français et en allemand en 1974 (pour un cachet consistant), s'y serait comporté avec une certaine hauteur : « Je ne me souviens pas qu'il ait dit bonjour à son arrivée à la Poudrière... pas plus qu'à son départ d'ailleurs. Roi et maître après Dieu⁶. »

Plus grave, un Jacques Languirand « manipulateur » et assoiffé de publicité, porté sur les dépenses somptuaires, appelé à monter *Crime et Châtiment* en 1959, a plongé la compagnie dans le « désastre budgétaire ». L'auteure l'accuse aussi d'avoir, quelques années plus tard, « court-circuit[é] [s]on propre projet de transformer l'ancien édifice de la Bourse, rue Saint-François-Xavier[,] en deux salles de théâtre » et elle traite l'aventure de Languirand d'« entreprise plagiare », même si ce dernier la trouvait « hautement tripative », selon l'expression qu'il affectionne toujours à la radio. On sait que c'est finalement le Centaur qui s'est établi dans l'ancienne Bourse de Montréal. Par la suite, Languirand a essayé carrément de supplanter la patronne à la direction de la Poudrière, annonçant aux médias que ce théâtre aurait dorénavant

5. Il devenait difficile de justifier la survie d'un théâtre populaire de poche, sans visée expérimentale, surtout qu'il apparaissait comme un clone de son rival de toujours auprès de l'élite bourgeoise : le Rideau Vert.

6. P. 95.



Qui a peur de Virginia Woolf ?
d'Edward Albee, présenté à
la Poudrière en 1966. Sur la
photo : Paul Hébert, Monique
Lepage et Réjean Lefrançois.
Photo tirée du livre de
Jeanine Charbonneau
Beaubien, *la Poudrière réin-
carnée* (Ed. du Méridien).

une « nouvelle direction ». Magnanime, madame Beaubien souligne qu'elle « garde quand même un excellent souvenir de l'incontestable talent de Jacques⁷ ».

Mais la flèche la plus sibylline est portée à l'égard d'un jeune « foutriquet » qui a monté *la Nuit des assassins* de José Triana en 1975, en se fichant éperdument des recommandations de la directrice. C'est la crise avec les comédiens, le four complet, le cauchemar, la désertion de la salle, l'assassinat d'un texte et du public fidèle de la Poudrière. Jeanine Beaubien met fin à l'expérience après quelques représentations. Terriblement dépensier, pourfendu par la critique, le coupable ne figure même pas sur la liste des metteurs en scène en annexe au volume. L'auteure a fait sur lui un *black-out total*⁸.

Enfin, notons que l'ouvrage de Jeanine Beaubien décrit longuement la programmation musicale qui a toujours occupé une place de choix dans son théâtre, dont les voûtes centenaires ont vibré de centaines de concerts et mini-opéras joués par des artistes et des chefs de prestige. Sur le plan formel, si l'essai n'est pas exempt de coquilles (surtout dans les noms propres) ou erreurs historiques, comme celle qui fait de Lotte Lenya (nommée ici Lenia) l'épouse de Bertolt Brecht⁹, il donne cependant une bonne image, avec ses cinquante-huit photos, de cette compagnie active, animée par un enthousiasme débordant et des tonnes de bonne volonté, à défaut d'autres qualités qui lui auraient permis de durer. ¶

7. P. 31-32.

8. Il s'agit de Sébastien Dhavernas.

9. P. 21. C'était bien sûr Helene Weigel.